

ce malentendu, et Charles savait à peine ce qu'on lui voulait. Mais Thérèse, voyant les agents de la force publique se préparer à porter la main sur lui, s'écria :

— Arrêtez ! messieurs, ce n'est pas Charles Labeccio.

— Arrêtez ! répéta le facétieux Sénèque, je ne demande pas mieux. Pour ce qui est de dire que celui-ci n'est pas Charles Labeccio, c'est une couleur ! La respectable patronne ne lui a-t-elle pas donné ce nom, tout à l'heure ? Mais je vois ce que c'est, continua-t-il en regardant la jeune fille ; vous voyez, ma jolie demoiselle, parce que vous nous avez donné une cruche de genièvre au lieu de vin, que nous sommes gris pour cela ? Ah ! il était fidèlement bon, le genièvre ; mais les camarades sont solides au poste. N'est-ce pas, les autres ?

— Oui, oui, grognèrent ses compagnons.

Thérèse, en effet, dans son trouble, avait apporté par mégarde aux gendarmes une cruche de genièvre, et, comme on le voit, ces messieurs avaient largement fait honneur à la liqueur enivrante.

— Eh bien ! messieurs, dit Charles, quand ja serais véritablement Charles Labeccio, je voudrais savoir...

— Vous l'entendez, les autres ? dit Sénèque ; passez moi un bout de corde que je lui lie les mains. Il avoue être Charles Labeccio.

— Charles Labeccio ! présent ! répéta, comme un écho, une voix nouvelle ; qu'est-ce que l'on veut à Charles Labeccio ?

Au même instant, Paul parut au milieu de l'assemblée. Ses vêtements étaient en désordre, souillés de verdure ; ses mains et son visage portaient la trace des épines et des ronces dont le maquis était hérissé ; cependant il semblait aussi gai, aussi étourdi que jamais.

Sa vue produisit un effet électrique sur les principaux acteurs de cette scène. Charles et Thérèse poussèrent un cri de joie, et madame Bianchi s'approcha vivement de lui, en lui demandant à voix basse :

— Il est mort, n'est-ce pas ?

Mais Paul ne vit personne que Thérèse, et s'écria de son ton jovial :

— Vous me l'aviez bien dit, mademoiselle, que je reviendrais ; me voilà !

— Est-ce que j'ai trop bu de genièvre ? se demandait le caporal Sénèque ; ah ! ça, vous autres, est-ce que vous voyez double comme moi ? N'y a-t-il pas ici deux Charles Labeccio ?

— Il n'y en a qu'un, caporal, répliqua Paul en riant, car du premier coup d'œil il avait reconnu dans quel état se trouvait l'autorité, il n'y en a qu'un, et c'est moi.

— Ah ! c'est vous ! ce n'est donc pas l'autre ? Jeune homme, ne plaisantons pas le service, et procédons par ordre à l'interrogatoire : Ne deviez-vous pas vous battre avec Marliani ?

— Oui.

— C'est vous qui étiez dans le maquis avec lui ?

— Oui, vous pouvez voir que j'en porte les marques.

— En ce cas, je vous arrête comme auteur de la mort de Marliani.

Paul repoussa l'ivrogne.

— Mais Marliani est vivant ! dit-il.

— Vivant ! s'écrièrent tous les assistants avec des injonctions de voix différentes.

— Une preuve, c'est que le voici.

En effet, on aperçut en ce moment dans l'ombre du corridor la haute taille de Marliani. Le vieux Corse s'avança dès qu'il se vit l'objet de l'attention générale. Son œil si fier d'ordinaire était terne et abattu, sa contenance morne et humiliée. Il tenait sous le bras son fusil déchargé, encore noirci par la fumée d'une explosion récente. Il s'arrêta devant madame Bianchi, dont la vue de son ennemi avait réveillé toute la haine.

— Madame, dit-il avec une gravité triste, votre neveu m'a donné la vie, et je viens remplir la promesse que je lui ai faite. Nous errions tous les deux dans le maquis... je l'ai aperçu le premier, j'ai tiré ; mon œil et ma main ne sont plus aussi sûrs qu'autrefois ; Charles Labeccio n'a pas été atteint.

— Eh ! eh ! le coup n'était pourtant pas mauvais, dit Paul en riant, votre balle a frappé le bois de mon fusil et emporté la petite tête de sanglier qui en faisait l'ornement.

— Votre neveu, poursuivit Marliani du même ton, a autant de présence d'esprit que de courage. Il s'est aussitôt élancé sur moi, a appuyé le canon de son fusil sur ma poitrine et m'a dit : " Je pourrais te tuer, et la querelle entre ta famille et la mienne serait à jamais finie ; je te laisserai la vie, mais à la condition que tu viendras toi-même reconnaître devant ma respectable tante que les Labeccio ont vaincu les Jacobi en courage et en générosité ; acceptes-tu ? " Son fusil était toujours dirigé contre ma poitrine, son œil était animé, sa main ferme... J'ai accepté.

— Ainsi donc, Marliani, reprit madame Bianchi dont les yeux pétillaient d'orgueil et de joie, tu te reconnais vaincu par un Labeccio ? Tu avoues que nous pouvions prendre notre revanche du meurtre de Peppo Labeccio, mis à mort par ton aïeul, et que par pitié pour toi nous ne l'avons pas fait ?

— Je l'avoue, murmura le Corse avec effort.

— Eh bien ! s'écria Paul, j'avoue à mon tour, papa Marliani, que vous ne bronchez pas devant le danger, et que c'eût été dommage de tuer un homme comme vous parce qu'il a été malheureux.

En même temps, il serra la main à son adversaire, qui parut sensible à cette marque d'intérêt et lui rendit vigoureusement son étreinte.

— Ainsi donc, reprit madame Bianchi avec dignité, la querelle entre les Labeccio et les Jacobi a été finie à l'avantage des Labeccio ; que tout le monde s'en souvienne !... Maintenant, Marliani, je ne vous conserve pas de rancune ; quand vous passerez par Casabella, vous viendrez nous demander un verre de genièvre.

— Du genièvre ! s'écria Sénèque ; ceci me fait souvenir, puisqu'il n'y a personne à arrêter, que notre cruche n'est pas finie...

— Allez la finir à ma santé, dit madame Bianchi.

Marliani se retira après avoir salué profondément ; les gendarmes rentrèrent dans la pièce voisine.

— Eh bien ? ma tante, êtes-vous contente ? demanda Paul.

— Monsieur Paul Duvert, répondit la vieille femme d'un air de gratitude, vous nous avez rendu un service immense ; vous aurez la récompense que vous avez ambitionnée... Dans quelques jours, vous partirez pour la France, et dans trois mois vous reviendrez à Ajaccio ; vous m'y trouverez avec ma nièce.

— Quoi, madame ! vous savez mon nom, et vous avez la bonté de consentir...

— Pendant le peu de temps que vous resterez ici, vous porterez le nom de Labeccio, afin qu'on ne soupçonne pas dans le pays que vous étiez étranger à notre famille... Ma nièce aura pour dot tout ce que je possède... seulement, je vous demanderai la permission d'administrer encore cette propriété en compagnie de Césarino. Cet homme est pour moi comme les chiens hargneux, dont les maîtres ne peuvent se passer... C'est lui qui vous a dénoncé aujourd'hui aux Collets-Jaunes, mais je vous demande son pardon.

— Il ne peut plus nous nuire, madame ; je vous promets de le laisser en paix.

— Et moi, ma tante, et moi ? demanda Charles avec tristesse.

— Vous, monsieur, votre ami vous remettra la traite de quatre-vingt mille francs... Vous aurez sauvé votre père ; n'est-ce pas tout ce que vous désiriez en venant ici ?

— Et votre affection, ma tante ?

— Jamais.

Pour paraître dans le prochain numéro

LA MORT DE PIERRE DUVERNAY